

## CHAGRIN D'AMOUR ( ?!)

Démétrios la regarda dans les yeux. « Il est trop tard, dit-il. Je t'ai eue. Tu délires...Quand cela ? Où ? Comment ? Je dis vrai. Je t'ai eue malgré toi. Ce que j'attendais de tes complaisances, tu me l'as donné à ton insu. Le pays où tu voulais aller, tu m'y as mené en songe, cette nuit, et tu étais belle...ah ! Que tu étais belle, Chrysis ! Je suis revenu de ce pays-là. Aucune volonté humaine ne me forcera plus à le revoir. On n'a jamais le bonheur deux fois avec le même événement. Je ne suis pas insensé au point de gâter un souvenir heureux. Je te dois celui-ci, diras-tu ? Mais comme je n'ai aimé que ton ombre, tu me dispenseras, chère tête, de remercier ta réalité. »

Aphrodite  
Pierre Louÿs

**14 février 2021, devant l'hôpital de Bellevue.  
15h38.**

« Tiens, le v'là enfin ! » s'exclama la grosse dame rougeaude aux dents jaunes en pointant son doigt boudiné en direction du haut du boulevard Pasteur. « Le » désignant un bus de la STAS sur lequel on put bientôt lire : « Ce bus ne prend pas de passagers ».

« Ah bon, et en plus, c'lui-là, y prend pas de passagers » ajouta-t-elle « y manquait plus que ça ! Je vais être en retard pour le goûter de ma sœur ; la pauvre, elle doit m'attendre en regardant par la fenêtre de sa chambre à la maison de retraite Bernadette. Tout ça à cause de l'« autre » en pointant le pouce en direction du bus immobilisé duquel elle dut descendre il y a plus d'une demi-heure avec tous les autres passagers. « Elle aurait pu aller faire ça ailleurs », tout en tapotant frénétiquement son grand sac à main noir en véritable plastique. « Et je vais en faire quoi de ces deux choux à la crème ? Y vont tourner, et c'est pas elle qui va me les rembourser ! »

Un petit vieux qui la regardait haussa les épaules et grommela : « Oui, et bien moi, c'est pire : je vais être en retard pour le concours de coinche à l'Amicale de Bizillon ; mes partenaires vont pas pouvoir jouer non plus. C'est con, y avait une dinde à gagner. »

Et chacun d'y aller de son rendez-vous manqué. Rendez-vous vital et bien entendu plus important que celui de ses voisins.

Un contrôleur de la STAS, visiblement exaspéré, mais résolument poli (il avait fait des stages pour ça !) vint à leur niveau : « Ce bus est pour vous, et je vous présente les excuses de la STAS pour le retard et les désagréments causés. »

« Oui, mais moi » ajouta un monsieur rondouillard au teint jaune, « j'avais un billet d'une heure ; c'est vous qui allez m'en repayer un autre ? »

**« Rassurez-vous, ce bus vous est réservé, il ne prendra pas d'autres passagers, fera le circuit normal, et il n'y aura pas de contrôle. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus ? » lâcha-t-il d'un trait, visiblement au bout de sa patience, stage ou pas. Un « ah » de satisfaction flotta sur le groupe qui s'engouffra dans le bus. Rien que pour eux.**

**Le bus de substitution parti, le contrôleur retourna en tête du bus immobilisé, au milieu d'une nuée de pompiers, de policiers et d'agents de la STAS, chacun s'activant dans un silence palpable, chacun accomplissant son travail, connu, rôdé, sous la houlette d'un chef-pompier. Quelques autres restaient prostrés sur le trottoir. Sans parler des badauds, attroupés, tenus à distance par la police. Sans parler non plus du pompier, de l'autre côté du bus, qui vomissait sans retenue. Ni du chauffeur du bus, le regard comme aimanté vers le point d'impact sur son bus, et qui, entre deux spasmes, ne savait que répéter : « J' l'ai pas vue, elle a traversé d'un coup, j'ai pas pu l'éviter, j' l'ai pas vue, elle a traversé d'un coup, j'ai pas pu l'éviter.. » Et dans sa tête résonnait en permanence le bruit de coque de noix éclatée qu'avait fait la tête de la malheureuse en passant sous la roue avant droite...**

**Pendant que des pompiers, livides, ramassaient et mettaient dans un sac qui de la cervelle gluante, qui des débris d'os. Pour finir par nettoyer au karcher l'avant du bus, la calandre, les pneus, et finir par jeter une mousse absorbante et de la sciure. Le caniveau s'emplissait d'un mélange douteux de feuilles, de mégots, de sang, et d'on ne sait trop quoi. Mais qui semblait intéresser les oiseaux : ça piaillait et ça bagarrait dur pour se disputer les meilleurs morceaux.**

**Pendant ce temps, un inspecteur de police s'évertuait depuis son arrivée à nettoyer les papiers maculés de sang trouvés dans le sac de cette malheureuse. « Bon, finit il par lâcher, j'ai trouvé sa carte d'identité. Qui c'est qui s'y colle pour aller prévenir la famille ? » Sans succès. Ses collègues étaient très absorbés par l'examen du caniveau. Un ton plus haut : « Hé, les gars, qui c'est qui y va ? L'un finit par lâcher, sans le regarder : « Ben, chef, c'est au chef d'y aller. C'est vous le chef, chef !... »**

**14 février 1972.**

**C'était les vacances scolaires de février. Il avait décidé de passer une semaine seul, à Saint Anthème, dans la ferme, très rustique, qu'il louait avec une bande de copains (ils avaient tous vingt ans), tous au boulot en ce milieu de semaine. Et la neige était tombée en abondance. Il était heureux, serein.**

Isolé aussi. Enfin peut-être heureux parce qu'isolé. Le téléphone portable n'existait pas en ce temps là ! Sa voiture était bloquée au bord de la route, à quelques centaines de mètres de là, derrière un mur de neige que lui avait patiemment construit le chasse-neige en faisant des allers-retours sur la route de Saint-Anthème à Saint Clément. Mais il s'en moquait, il avait le temps. Instituteur, il avait toutes les vacances scolaires devant lui. Et puis, si besoin était, il avait une pelle. Vingt ans, je vous dis...

En attendant, il se goinfrait littéralement de ces journées rythmées par des balades dans le silence de la forêt, à peine troublé par le bruit de ses bottes dans la neige, et parfois l'envol lourd d'un oiseau. Le reste du temps ? Il ne s'ennuyait pas – de toute façon, il ne s'ennuyait jamais. C'était avec un grand plaisir qu'il maniait la scie à bûches et la hachette dans la grange, pour alimenter le rudimentaire mais foutrement efficace poêle tonneau. Le feu vital qui remontait d'un inconscient collectif des temps préhistoriques, la chaleur, les repas qu'il préparait sur ce poêle – oh, bien souvent directement une boîte de conserve ouverte, ou alors des pâtes, ou encore du riz, ou encore des pommes de terre – en puisant dans les réserves de la collectivité (on était encore très proche de mai 68...) et qu'il notait scrupuleusement pour les remplacer plus tard. Enfin, tout concourait à sa sérénité.

Et il lisait. Il lisait tous les livres accumulés petit à petit et qu'il n'avait pas eu le temps de lire.

Et son bonheur fut complet, quand, enfin, il réussit à apprivoiser ce gros matou tigré qui venait faire les poubelles dehors. A force de patience, de paroles douces. Un chat, poussiéreux à force de traîner dans les granges, pas délicat, qui mangeait de tout, en ronronnant et en lui donnant de généreux coups de tête. Et qui montait sur ses genoux sans demander la permission, le piétinant de ses grosses pattes, froides et mouillées quand il venait du dehors.

Ce matin, Jicédé (c'était son surnom), va..., et bien il va voir ce qu'il va faire. Il est libre ! Dehors, ça sibère. Et bien, peut-être va-t-il casser du bois, puis se faire, se refaire un énième café ? Oui, c'est ça ! Seul au monde dans ce silence blanc.

Et ce fut normal qu'il sursautât lorsqu'il crut entendre son nom : « Jicédé ! ». Non, il avait bien entendu, car le chat avait sursauté aussi, méfiant et sur ses gardes. « Jicédé ! », tout près cette fois. Et il vit deux ombres passer devant la fenêtre de la cuisine.

Contrarié, qu'il était...

Il n'eut pas le temps de dire « entrez » que la porte s'ouvrit. C'était une copine du groupe –elle aussi en vacances- accompagnée de quelqu'un, une autre fille sans doute, qu'il ne voyait pas encore. Les connes, pensa-t-il, elles avaient fait filer le chat... Normal aussi qu'il ne les ait pas entendues arriver.

Leur voiture avait du rester au bord de la route. Il se rendit compte qu'il n'était guère présentable pour ce retour subi à la civilisation : pas changé depuis le début de son séjour, ni lavé, ni rasé. Mais, après tout, il n'en avait rien à f...

« On s'est dit que ce serait super de se balader avec toute cette neige. Au fait, tu connais Josiane » (prénom d'emprunt...) en s'effaçant pour laisser passer « l'autre ». « Heu, oui », dit-il poliment. Ah, si peut-être était-elle passée une fois ou deux avec le groupe. « J'étais en train de boire le café. Ca vous dit ? » Tous trois burent debout, leur tasse à la main. Et il se surprit lui-même en réalisant qu'il détaillait la nouvelle venue. Finalement, oui, il l'avait déjà vue. Mais pas remarquée. Et là, il se sentit petit garçon, coupable de quelque chose, comme pris en flagrant délit, regrettant sa tenue, et l'image qu'il devait donner. C'est vrai que Josiane, avec son anorak en peau retournée et une capuche bordée d'une véritable fourrure synthétique, on ne voyait plus que le bleu de ses yeux et ses mèches blondes qu'elle balayait de temps à autre.

« Mais, déshabillez-vous » invita-t-il, histoire de dire quelque chose. « Déjà ? » répondit Georgette (autre prénom d'emprunt), avec son humour douteux habituel. Rien. Un blanc. Un silence. Gêné ?

« On va se balader ? » ajouta-t-elle, sauvant un peu la situation. Oui, bien sûr, et chacun de se préparer.

Les voilà tous les trois dehors. On fait le tour du bois ? » suggéra Georgette. « Allez, on y va ! Au fait, c'est plus long d'arriver en haut par le chemin de droite ou le chemin de gauche ? ajouta-t-elle. Aucune idée. « Bon, moi je passe par la gauche et vous par la droite, on verra qui arrive premier. » dit-elle, péremptoire, avec son autorité naturelle.

Pauvre innocent qu'il était ce Jicédé. Il n'y vit pas malice.

Tiens, oui, pourquoi pas ? Pourquoi plutôt, eût été la bonne question...

Longue ascension, en silence. Rien que le bruit des pas. Muets l'un et l'autre. Qu'aurait-il pu dire, à part une banalité. Au bout d'un quart d'heure, ce silence, ajouté au silence de la forêt, troublé seulement par le bruit des pas et leur souffle –ça montait !-, devint lourd et pesant. Le chemin se rétrécissait. Lui devant, qui ouvrait la voie, devenue plus difficile, entre neige et branches en travers. Et ce fut elle qui prit l'initiative. Lui n'y vit toujours pas malice.

« Tu peux m'aider à enjamber ce tronc ? » Un tronc ? Ah oui, cette grosse branche. Sportive comme elle avait l'air de l'être, c'est étonnant cette demande. Innocent je vous dis...

Aimable et complaisant, il lui prit les deux mains, lui fit franchir le « tronc ». Elle perdit évidemment l'équilibre et l'entraîna dans sa chute. Le moment fut magique, peut-être le moment responsable de toute cette histoire, de tout ce gâchis...

Ils riaient, patauds dans la neige qui les recouvrait à moitié. Leur haleine se mêlait, ne formant plus qu'une seule volute de buée. Il réussit à se relever, vite, troublé par la situation, lui prit les bras pour l'aider à se relever. Elle bascula d'un coup contre lui. Leurs visages étaient tellement proches, que, oui, c'était inévitable, ou alors vexant pour un des deux. Il sentit les deux bras l'enserrer – pour garder l'équilibre ?- Elle l'attira, le fit basculer, et ils retombèrent dans la neige. Pour un baiser sauvage, furieux, naturel, à moitié ensevelis par la poudreuse. Le temps n'existait plus. Le froid ? Quel froid ? Ils s'étreignirent longuement, sans un mot, mais bon, entre anoraks et moufles, ça resta très convenable...

Il fallut bien se relever. Et ils continuèrent en silence, mais plus le même : un silence mêlé de bonheur et de complicité. Couverts de neige. Un regard, et l'étreinte reprenait. Elle était belle que c'en était irréal ; ses yeux bleus, ses longs cheveux blonds, sur fond de neige. Pour le reste, il aurait été incapable de la décrire. Il fallut bien aussi que la raison l'emportât. Ils durent repartir, la copine devant les attendre. Elle va s'inquiéter pensa-t-il. Naïf, va ! Ils arrivèrent enfin –ou déjà- au sommet, main dans la main, enfin, moufle dans la moufle...

La copine, assise dans la neige, devait être arrivée depuis un moment. Elle n'avait l'air ni inquiète, ni fâchée. Au contraire. Un grand sourire illuminait son visage. « J'ai gagné ! Je suis arrivée avant vous ! » clama-t-elle. C'était vrai. Jicédé, incorrigible naïf, crut quand même surprendre un échange de sourires complices entre les deux copines.

Et ce fut le début d'une grande et belle histoire d'amour qui dura bien ...deux mois, bon, allez, trois.

Les nuages, et les orages arrivèrent très vite. Les doutes, les interrogations, les visions divergentes,... Certainement aussi une maturité différente.

Après ces quelques mois déjà pleins de signes avant coureur, l'année et demi qui suivit ne fut qu'une succession de déchirements.

A torts partagés ? Non, certainement pas. Plutôt à sens unique. Il faut dire que Jicédé était aussi un sacré connard (en français dans le texte). Mais qu'en échange, Josette a manqué d'élégance, voire d'honnêteté.

Pas besoin d'être fin psychologue pour analyser la situation. Les simples rares témoins objectifs de leur aventure ont vite compris...

Elle, 22 ans, institutrice titulaire, avait donc un avenir tout tracé (nous sommes en 1972 !). Issue d'un milieu social modeste et vivant encore chez ses parents, elle n'avait qu'une envie : se marier – de préférence avec un

**instituteur (les vacances, vous comprenez...), acheter une maison et avoir des enfants. Un point c'est tout ! Ce n'est peut-être pas ambitieux ou original, mais c'est en tout cas très respectable. C'était son choix et sa liberté de choisir une vie étriquée.**

**Jicédé ? 20 ans, il voulait vivre sa vie, s'amuser. Avoir une copine ? Oui, pourquoi pas ? Parfois. Ses préoccupations étaient loin du mariage ou des enfants, voire plutôt opposé, aux deux. Quant à acheter une maison, quelle drôle d'idée, et ça l'a exaspéré rapidement de la voir régulièrement sortir de son cartable des plans de maisons des constructeurs du coin.**

**Ont-ils été vraiment amoureux ?**

**Elle, avait repéré Jicédé lors de ses deux passages à la ferme, et y avait vu rationnellement quelqu'un qui ferait l'affaire, d'où la stratégie imaginée par les deux copines.**

**Pensez donc l' « affaire » qu'il était... Tous les eux instit', fonctionnaires avec des échelons à prendre, une carrière, adhérents à la MGEN, à la MAIF, faisant leurs achats à la CAMIF, et passant leurs vacances dans les camps GCU. Avenir assuré...**

**Et lui a-t-il été vraiment amoureux ? Il ne l'avait pas choisie, c'est un fait. La trouvait-il belle ? Il n'aurait su le dire. En tous cas, disaient les mauvaises langues dans son dos, elle était largement belle par rapport à lui. Pendant les périodes de rupture, les copains de Jicédé essayaient de lui remonter le moral en lui disant qu'elle n'était pas terrible, les hanches un peu basses et empâtées, le menton un peu en galoche (alors que lui, Jicédé, lui trouvait un menton volontaire, à la bretonne). En plus, d'une mentalité inintéressante. Et comble du comble, une fille qui n'aimait pas Josiane avait même dit que les ourlets de ses robes, qu'elle confectionnait elle-même, étaient mal faits et « ne tournaient pas rond »...**

**Alternances de ruptures et de retrouvailles, de plus en plus fréquentes, de plus en plus violentes, car à chaque retrouvaille, il sentait qu'elle lui échappait un peu plus. Des ruptures violentes en effet, verbalement, mais pas seulement. Des scènes de jalousie aussi. Et elle s'éloignait un peu plus à chaque crise. Et - effet de cause à effet ? - c'est à partir de ce moment qu'il s'accrocha de plus en plus. Parce qu'il était réellement devenu amoureux, ou simplement parce qu'il ne supportait pas que quelque chose lui résistât. Mais pourquoi donc lui a-t-elle dit un jour qu'il cassait toujours ses jouets ?**

**Elle cessa le contact définitivement le jour où il lui annonça qu'il rentrait à l'hôpital pour un supposé grave problème de santé. Un simple hasard ? Il ne le pensait pas...**

A partir de ce moment là, il disjoncta complètement. Il la harcela de courriers, la suivit en voiture, enfin, fit des trucs qui auraient pu finir au commissariat. Entre promesses et menaces. Pendant des semaines, des mois. Rien n'y fit. Il ne pensait plus qu'à « ça », n'arrivait plus à raisonner, savait qu'il avait tort, tous les torts. Mais il savait bien aussi que si elle était revenue, ça n'aurait pas fait pour autant. Peut-être juste le plaisir, con, de prendre enfin l'initiative de dire non si enfin elle avait dit oui ?..

En tous cas, une véritable obsession, ruminée par ces quatre mois d'hôpital. Silence complet. Avec un moral dans les chaussettes. Oui, à vingt ans, seul, dans un hôpital, l'été, avec un diagnostic qui changeait toutes les semaines...

Les antidépresseurs n'existaient pas à l'époque, ou du moins n'étaient pas banalisés, et il passait des nuits d'anxiété, à se réveiller en sursaut, trempé de sueur, en pleurs, de chagrin. Ou de rage.

A l'hôpital, oui, mais aussi les dix ans qui suivirent. Il l'avait idéalisée sans doute, et surtout il espérait secrètement qu'elle lui reviendrait. Oui, il accepterait tout, se prostituerait, se soumettrait : le mariage, la maison, les enfants, le tout dans l'ordre de son choix.

Mais voilà, elle n'a jamais appelé. Et susceptible avec ça : ses proches n'avaient pas intérêt à la critiquer.

Elle ne l'a jamais appelé, et pour cause. Pendant leurs derniers mois de relations mouvementées, elle en avait sélectionné un autre, un mulet, au cas où ça ne marcherait pas avec celui-là. Elle avait jeté son dévolu sur un autre instit', sans doute plus malléable, ou plus mou, mais qui en tous cas a dit très rapidement oui à tout.

Le temps passa, et à plus de 30 ans, il se maria finalement, n'eut pas d'enfant, la nature en ayant décidé autrement. Il fut très heureux, même si pendant 30 ans il se réveilla encore régulièrement en sursaut, en pleurs et en sueur. Le plus discrètement possible, sa femme ne s'en étant apparemment jamais rendu compte. Oh, ça n'arrivait pas toutes les nuits, mais vingt ans après, deux à trois fois par mois. Avec une image figée qui s'imposait à lui : elle avait toujours vingt ans. Et lui aussi.

Et pourtant son copain et collègue Gérard lui avoua avoir connu cette Josiane il n'y a pas si longtemps, et ne comprenait pas ce fol attachement. Il lui affirma sans délicatesse : « La Josiane ? Mais elle est minable, plus large que haute, négligée sur elle, moche, le cheveu gris sale, dégoulinante d'ennui et de banalité, avec ses quatre gamins et son mari dépressif, complètement éteint sous sa coupe ». Non, il ne pouvait l'entendre. Ils ne parlaient pas de la même. Il y avait longtemps que Jicédé avait quitté le rationnel et la réalité. Il n'était même pas de mauvaise foi.

Et la vie s'est déroulée ainsi, jusqu'à mi 2011. Sa femme fut victime d'un cancer foudroyant qui l'affecta énormément. Il ne voulait plus voir personne, et de toute façon, il n'en décrochait plus une.

Et ses vieux démons ne tardèrent pas à le hanter de plus en plus fréquemment. C'en était devenu proprement insupportable. De jour comme de nuit. Il était cliniquement obsédé par la vision de cette fille blonde aux yeux bleus riant dans la neige, en anorak en peau retournée avec une capuche en fourrure synthétique...

En novembre, il commença à décliner, ne s'alimentant quasiment plus. Ses voisins, qui l'adoraient, le crurent devenu fou en voyant cette ombre figée dans le passé, mettant ça sur les suites du décès de sa femme. Et ce sont ces mêmes voisins qui appelèrent le SAMU le 1<sup>er</sup> janvier. Il était devenu complètement anorexique et avait eu un malaise dans le froid. Il n'avait rien, n'était pas malade, était ailleurs, ou simplement n'avait plus envie. No future traduirait-on aujourd'hui.

A l'hôpital de Bellevue, les infirmières aimaient bien et cocoonaient ce charmant monsieur dont on leur avait dit qu'il était devenu probablement fou ; malgré sa grande faiblesse, il leur parlait, toujours pour leur dire des choses aimables, gentilles, voire drôles. Et elles avaient même tendance à le protéger des agressions extérieures et des visites inopportunes qui semblaient l'affaiblir à chaque fois un peu plus. Il restait alité, n'ayant même plus la force, ni l'envie sans doute, de se lever.

Son copain et ancien collègue Gérard faisait partie des rares visiteurs admis à passer le barrage filtrant. Lui devait connaître le mal qui rongait Jicédé. Aussi, quand il apprit que le mari de Josiane s'était suicidé, le malheureux, se crut-il obligé d'en informer cette Josiane, même s'il ne comprenait pas l'intérêt vital que Jicédé lui vouait. Le deuil fut de très courte durée.

Par opportunisme, mais peut-être aussi finalement un peu par humanité, elle décida d'aller le voir à l'hôpital. Discrètement, mais régulièrement dès mi-janvier.

Aussi, quand il vit arriver cette vieille au pied de son lit, sous l'œil méfiant et réprobateur des infirmières, il faisait semblant de dormir. Il avait tout de suite pensé à ces grenouilles de bénitier qui viennent visiter les mourants. Les infirmières eurent vite fait de repérer le manège de la fausse sieste. Il leur expliqua. Ca les a beaucoup fait rire... « Mais non, pas du tout Jicédé » –elles aussi avaient décidé de l'appeler par son surnom- « C'est bien une visite personnelle. Vous devriez lui parler ; elle vient tous les deux jours. D'ailleurs, attendez, j'ai noté son identité dans le cahier de service. Ah, voilà, il s'agit d'une madame Josiane X... » (vous comprendrez que je ne puisse pas écrire



son nom en entier). Il mit longtemps à intégrer et à comprendre ce qui venait d'être dit. Il grimaça, eut des sursauts, se mit à transpirer, ses yeux étaient comme fous. Les infirmières crurent qu'il avait perdu la raison et que son cœur allait lâcher. Il retrouva suffisamment d'énergie pour hurler : « Non, ce n'est pas possible, je ne veux pas la voir ! »

Le lendemain, elles eurent beaucoup de mal à tenter de dissuader la visiteuse, mais rien n'y fit, et elles n'eurent pas le cran de faire évacuer cette pauvre vieille. Pauvre vieille qui se pencha sur son lit, et essaya même de l'embrasser, en exhalant une mortelle haleine de chiottes. « C'est moi, Josiane, tu te souviens ? » Incrédule, pour couper court et éviter toute ambiguïté, il décida de lui parler, dans un souffle tant il était affaibli. « Non, ma Josiane à moi, elle est blonde avec des yeux bleus et elle rit dans la neige... » « Mais oui, c'est bien moi, mais il y a si longtemps ». Tiens, se dit-il, la regardant avec intensité, ces yeux, c'est vrai qu'ils sont bleus comme ceux de ma Josiane.

L'acceptation de la réalité lui fut très pénible. « C'est toi ? » ajouta-t-il dans un souffle. « Mais oui », répondit-elle, se croyant en plus obligée de sourire, ce qui eut pour conséquence de découvrir ses chicots noirs, enfin, ceux qui restaient. « Je suis venu te chercher pour tout recommencer avec toi ; nous avons perdu beaucoup trop de temps... »

« Non, c'est trop tard » murmura-t-il. Elle fut obligée de se pencher pour entendre ce qu'il disait. « J'ai plus envie, et puis, ma Josiane à moi, elle a un anorak en peau retournée, avec une capuche en véritable fourrure synthétique, elle a des yeux bleus, et elle balaie les mèches de ses longs cheveux blonds... »

La fin de la phrase était devenue quasiment inaudible. Bouleversée, Josiane avait des larmes plein les yeux, et resta prostrée. Combien de temps ?

Une sonnerie stridente la fit sortir de sa torpeur. Ça courait partout et les infirmières arrivèrent dans la chambre, virèrent sans ménagement une vieille femme pleurnicharde, vérifièrent les appareils d'assistance. Le médecin du service accourut, se pencha sur Jicédé, et dit très doucement, comme à lui-même : « C'est fini. Il est enfin libéré de son cauchemar... »

Personne ne fit attention à cette petite vieille paumée qui sortait de l'hôpital de Bellevue en sanglotant sans retenue, vers les 15h00, ce 14 février 2021, jour de la Saint Valentin.

Les yeux remplis de larmes, vit-elle le bus qui descendait du boulevard Pasteur ?

**Le même jour, 21h30, sous la bruine, un bus de Stas s'arrêta à l'arrêt « Hôpital de Bellevue », deux passagers descendirent, trois montèrent, Sans même remarquer les traces de sciure dans le caniveau...**

**JCD**